

REVISTA

DEL

JARDIN ZOOLOGICO DE BUENOS AYRES,

DEDICADA A LAS CIENCIAS NATURALES,
Y EN PARTICULAR A LOS INTERESES DEL JARDIN ZOOLOGICO

(MENSUAL)

OCTUBRE 15 DE 1894

Publicada bajo los auspicios de la Intendencia Municipal de Buenos Ayres

POR EL DIRECTOR DEL JARDIN

EDUARDO LADISLAO HOLMBERG

Y SUS COLABORADORES.

Tomo II.

ENTREGA X, pp. 289-320



BUENOS AYRES.

COMPANIA SUD-AMERICANA DE BILLETES DE BANCO.

Calle Chile números 241 y 263

1894

ple de la dernière prémolaire supérieure, *correspond* avec la première molaire, se voit très bien, etc.

Page 70, ligne 14-15. Le texte anglais dit, étant formé par la partie externe, etc.; la traduction espagnole dit, étant formé par la partie antérieure, etc.

Ligne 30-31 de la même page. Le texte anglais dit: donnant ainsi à l'os composé une section en courbe transversale caractéristique; la version espagnole dit, donnant ainsi à l'os composé une section croisée caractéristique.

Observations sur les figures. Pl. XXV, fig. 2. Pied antérieur incomplet de *Theosodon* (*Oxyodontotherium* pour LYDEKKER).

Fig. 3. Axis de *Theosodon* (*Oxyodontotherium* pour LYDEKKER). Pl. XXVI, fig. 1, 1a. Mandibule de *Theosodon Lydekkeri*, AMEGH., décrite pour LYDEKKER sous le nom de *Oxyodontotherium Lydekkeri*.

Fig. 2, 2a. Partie antérieure du crâne vu d'en bas, et partie antérieure de la mandibule vue d'en haut, de *Theosodon gracilis*, AMEGH. Ces pièces sont décrites et figurées par LYDEKKER avec le nom de *Oxyodontotherium angustidens*.

Fig. 3. Pied postérieur très incomplet de *Theosodon* (*Oxyodontotherium* pour LYDEKKER).

Pl. XXVII, fig. 1, 1a. Palais et mandibule inférieure avec toute la denture de *Macrauchenia ensenadensis*, AMEGH. Ces pièces sont figurées par LYDEKKER comme étant de *Macrauchenia patachonica*.

TAPIRIDÆ,

LYDEKKER, page 72.

L'auteur rappelle que j'ai décrit quelques molaires isolées sous le nom de *Ribodon limbatus* en considérant ce genre comme un représentant de la famille des *Tapiridæ*. La forme des dents, dit-il, et surtout celle de la dernière molaire inférieure, aurait dû me démontrer que ces dents n'avaient rien à voir avec les représentants de cette famille; ces dents doivent appartenir à un Sirenien probablement du genre *Halitherium* ou d'un genre qui s'en rapproche.

La première mention que je fis de cet animal ne reposait que sur une dent isolée assez usée que je rapprochai de celles des Tapirs. BURMEISTER, dont l'opinion n'est pas citée par M. LYDEKKER, me critiqua durement en disant qu'il s'agissait tout simplement d'une espèce du genre *Hyrachius* de l'Amérique du Nord. Dans mes descriptions postérieures je me suis surtout préoccupé de démontrer l'impossibilité de ce rapprochement. Plus tard, en examinant ces dents avec plus d'attention, j'ai reconnu qu'elles étaient d'un Sirenien voisin du genre *Halitherium*; s'il s'était donné un peu plus de peine pour consulter la bibliographie correspondante, il aurait vu que j'avais déjà fait cette correction (*Revue Scientifique*, t. 51, p. 17, Janvier 1893) et il aurait pu s'éviter le travail de faire remarquer des erreurs qu'on avait déjà corrigé. (Dans la première livraison du quatrième volume du traité de Paléontologie du Prof. ZITTEL, qui porte la date de 1892, le *Ribodon* est déjà reconnu comme étant un Sirenien, *Handbuch*, etc., t. IV, p. 195).

Equus curvidens, OW., LYDEKKER, p. 73. Cette espèce est considérée comme renfermant aussi le *E. rectidens*; les caractères que j'ai assigné à cette dernière espèce, ne seraient que des variations individuelles. Cette assertion, pour être de quelque valeur a besoin d'une démonstration qui n'est pas donnée.

HIPPIDIUM, OW. — LYDEKKER p. 74. Un court résumé des caractères génériques, qui est d'accord avec nos connaissances.

Hippidium neogaeum, LUND.—LYDEKKER, p. 75. Sous le titre de cette espèce, il se limite à dire que les dents inférieures des individus très vieux prennent la même forme de celles qu'on a décrit comme constituant le genre *Hippaphlus*, AMEGH. D'ailleurs, je ne doute pas que les débris conservés au Musée avec l'étiquette de *Hippaphlus Bravardi* soient de *H. neogaeum* et non du genre *Hippaphlus*.

Hippidium compressidens et **Hippidium angulatum**, AMEGH. = *Hippidium principale*, LYDEKKER, p. 75. M. LYDEKKER considère que les *H. compressidens* et *H. angulatum* doivent être réunis à l'*H. principale*, mais il ne donne pas les raisons pour ce rapprochement. Il ne fait pas mention de la plupart des caractères que j'ai indiqué, et dans le cas de l'*H. angulatum* il parle de

crêtes transversales qui se développent avec l'âge sur la surface de mastication, et que d'après lui j'aurais prises pour des caractères spécifiques; je n'ai point parlé de ces crêtes, sinon de celles qui se développent sur la surface externe des molaires (para-, meso-, et metastyle). L'*Hippidium principale* est une espèce qu'on ne rencontre que dans les couches du pampéen supérieur; je n'en ai jamais vu des débris procédant du pampéen inférieur. Les types de l'*H. compressidens* et de l'*H. angulatum* sont dans ma collection et non dans le Musée de La Plata. Les molaires typiques de l'*H. compressidens*, supérieures et inférieures, je les ai figurées dans mon ouvrage *Contrib. al con. mamif. fós. Rep. Arg.* Pl. 27, fig. 5, 5a, 6, 6a, 7, 7a. J'ai donné aussi les caractères servant à distinguer ces deux espèces; or les débris présentant ces caractères ne se trouvent jamais dans le pampéen supérieur sinon dans le pampéen inférieur; surtout, les débris de l'*H. compressidens* sont limités aux couches les plus inférieures de la formation. Je continuerai donc à regarder ces espèces comme bien différentes de l'*H. principale* qui est caractéristique des couches supérieures de la même formation. D'ailleurs, nous allons voir tout-à-l'heure, qu'une de ces espèces, le *H. compressidens* est décrite par LYDEKKER sous un autre nom (*Onohippidium*).

Hippaphus entrerianus, AMEGH., = *Hippidium entrerianum*, LYDEKKER, p. 77. M. LYDEKKER identifie avec cette espèce une mandibule du Musée de La Plata appartenant au genre *Hippidium* et provenant d'après lui des gisements anciens de Paraná; cette pièce aurait les dimensions de *H. neogaeum*. En effet, je crois que la mandibule dont il parle doit être du genre *Hippidium* et probablement de l'*H. neogaeum*, mais nullement de l'*Hippaphus entrerianus* qui est un animal complètement différent. Il est absolument impossible que la pièce dont parle M. LYDEKKER soit des gisements anciens de Paraná; les indications qu'on lui a fourni là dessus doivent nécessairement être érronées.

Le genre *Hippidium* ne rémonte pas au-delà du pampéen inférieur; on ne le trouve déjà plus à Monte Hermoso, — à plus forte raison encore, on ne peut pas le trouver dans les gisements à *Megamys* et *Scalabrinitherium* qui sont d'une époque géologique encore beaucoup plus ancienne. Ce que l'on trouve dans ces gisements, c'est le *Hippaphus entrerianus*, animal bien différent de l'*Hippidium* et que peut-être n'est même pas un équidé, sinon un représentant du groupe des *Litopterna*.

Hippidium compressidens, AMEGH., = *Onohippidium Muñizi* LYDEKKER, p. 77-78. Pl. XXIX, fig. 1, 1a, 1b. L'auteur donne une courte description et la figure du crâne décrit par MORENO, avec le nom de *Onohippidium Muñizi*, en acceptant le genre comme bien fondé. Pour ma part, d'accord en cela avec l'opinion de BURMEISTER, je ne puis pas considérer la présence d'une fosse lacrymale, comme un caractère générique; une fosse semblable se rencontre sur plusieurs espèces d'*Equus*, et d'autres genres voisins. Dans le cas du crâne figuré par LYDEKKER, la grande dimension et la profondeur de cette fosse n'est qu'un caractère spécifique. L'espèce est identique à l'*H. compressidens*, AMEGH.; la pièce figurée, par tous ses caractères dentaires correspond exactement aux débris de cette espèce que j'ai décrit et figuré. Pour terminer, il me faut remarquer que ce crâne provient du pampéen inférieur comme tous les autres débris connus de la même espèce.

CERVIDÆ.

LYDEKKER, page 79.

L'auteur remarque que n'ayant pas accès à tous les types des espèces fondées, il ne peut pas faire quelque chose qui puisse s'approcher d'une révision de ce groupe, et que par conséquent il donnera seulement quelques notes sur les spécimens conservés au Musée de La Plata. Il eut été bien prudent de sa part si cette observation avait été faite pour l'ensemble des ongulés. Pourtant, s'il n'a pas consulté les types de toutes les espèces, c'est parcequ'il ne l'a pas voulu, car il n'avait qu'à faire deux kilomètres pour pouvoir les étudier chez moi.

M. LYDEKKER place tous les Cervidés sud-américains dans le genre *Cariacus*; c'est une simple question d'appréciation des caractères qui ne mérite pas de discussion.

Cariacus brachyceros (GERV. et AMEGH.), LYDEKKER, pages 79-80. Il identifie aussi avec cette espèce celles que j'ai nommées *Cervus lujanensis* et *Cervus palæoplatensis*. D'après moi, les cornes de *C. lujanensis* se distinguent assez facilement: 1^o, par la branche antérieure oculaire simple; 2^o, par les deux branches antérieures de la branche principale qui sont placées à une plus

grande distance l'une de l'autre ; 3°, par la direction très différente des courbes de la branche principale ; 4°, par la surface qui est couverte de verrues beaucoup plus fortes. Le *Cervus palæoplatensis* à son tour se distingue assez facilement par la surface des cornes qui manquent complètement des grandes verrues qui distinguent les deux espèces précédentes, ces verrues étant remplacées par des sillons longitudinaux peu accentués.

Cariacus paludosus (Cuv.), LYDEKKER, p. 80. A cette espèce il réunit le *Cervus (Paraceros) ensenadensis*, AMEGH.; je reconnais en effet, que ces deux animaux présentent beaucoup de ressemblance, du moins d'après les parties que l'on connaît de ce dernier. Pourtant, la corne du *C. ensenadensis* est beaucoup plus grosse et plus aplatie ; cela me conduit à la considérer comme différente, avec d'autant plus de raison, que cette pièce provient du pampéen inférieur, un étage dont toutes les espèces sont différentes de celles du pampéen supérieur.

D'après M. LYDEKKER cette corne ne diffère que pour être plus lisse que celle de l'espèce plus moderne. Il dit encore que la restauration que j'ai donné de la branche antérieure cassée est incorrecte, et que je me suis trompé de côté en dessinant la pièce. Cette pièce n'étant pas à ma disposition, on l'a dessinée du côté que l'on a pu, et je ne puis pas m'être trompé, puisque je ne dis pas de quel côté elle est représentée. Je ne me suis pas trompé non plus dans la restauration, comme il le dit, car les quelques points marqués en *a* sont pour indiquer le point où la branche est cassée, et non pour donner une restauration de cette branche comme il l'a cru.

Cariacus ultra (AMEGH.), LYDEKKER, p. 81. J'ai décrit cet animal sous le nom d'*Antifer ultra*. Avec cette espèce M. LYDEKKER identifie l'*Epieuryceros truncus* ; la pièce sur laquelle j'ai fondé cette espèce serait la base de la corne du *Cariacus ultra*, et il trouve que la restauration que j'en ai donné est absurde. Je déclare de la manière la plus explicite que ce rapprochement est impossible. Je ne dis pas que la restauration soit absolument exacte, puisqu'elle est en blanc, et n'a en réalité d'autre but que démontrer d'une manière graphique que la branche principale ne pouvait pas être bien longue. La branche principale parfaitement droite, de la corne de l'*Epieuryceros* (*Contrib. etc.*, pl. 38, fig. 1), ne pouvait se prolonger jusqu'à prendre la forme de celle de l'*An-*

tifer ultra, car dans la partie supérieure cassée elle s'amincit tellement, que l'on voit que le bout en était bien près. Cette terminaison brusque est d'ailleurs indiquée aussi par le bord postérieur qui, en dehors d'être complètement droit est très gros et aplati, formant une surface postérieure, étroite, longue et plate; sur cette face aplatie il y a une file de forts tubercules et parallèlement à celle-ci un fort sillon longitudinal; vers le bout, cette face postérieure se rétrécit ensemble avec l'amincissement de toute la branche. La base de la corne n'a pas la couronne ou cercle de pierrures que l'on trouve sur la presque totalité des cornes de cerfs. La pièce est trop incomplète pour que le dessin puisse en donner une idée exacte, mais un simple coup d'œil sur l'original montre qu'il s'agit d'une forme de Cervidé très différente de toutes celles connues; cette corne avait deux branches en avant à peu près avec la direction que je leur ai donné, et avec la branche principale postérieure qui ne pouvait se prolonger que de quelques centimètres. Naturellement que la manière de terminaison, soit par une dague, soit par une petite fourche, ne peut-être que conjecturale.

Cariacus aspeitianus (AMEGH.), LYDEKKER, p. 82. Il distingue cette espèce, principalement par l'inclinaison différente des pointes des fourches de la branche postérieure.

Cariacus campestris (CUV.), LYDEKKER, p. 82. Il affirme que cette espèce n'est pas connue de la formation pampéenne. C'est une erreur; ses débris se trouvent assez fréquemment dans les couches les plus superficielles de cette formation, ce que j'avais déjà dit plus d'une fois.

Cariacus fragilis (AMEGH.), LYDEKKER, p. 82. L'espèce est reconnue comme étant distincte, et il en figure un échantillon superbe.

Cariacus seleniticus (AMEGH.). Il identifie avec cette espèce, qui est alliée du *Cervus chilensis*, le *Cervus (Furcifer) sulcatus*, AMEGH. Cette identification peut être vraie.

CAMELIDÆ.

Le travail de M. LYDEKKER termine par quelques breves observations sur les Camelidés, qu'il aurait bien pu supprimer avec avantage. Il n'apporte aucune donnée nouvelle sur la connaissance de ces animaux, sinon tout simplement son opinion personnelle, que les caractères qu'on a choisis pour distinguer les genres *Mesolama*, *Palæolama*, *Stilauchenia*, *Protauchenia* et *Hemiauchenia*, sont insuffisants pour établir leur distinction générique.

Ce n'est qu'une question d'appréciation de la valeur que l'on attribue à certains caractères et il est inutile de rentrer dans une discussion à ce sujet.

Sur la validité des espèces, la question change d'aspect. L'auteur croit que j'ai donné trop de noms aux débris de Camelidés, mais que, chercher d'établir leur synonymie serait perdre beaucoup de temps sans profit.

L'auteur ne peut pas savoir, si je me suis trompé ou non sans se livrer à un examen sérieux, soit des pièces qui m'ont servi de types, soit sur des pièces similaires. *Affirmer que la détermination exacte des espèces et de leurs synonymie, est une perte de temps sans profit*, ne me paraît pas scientifique; je dirai même, que cela est un couronnement de l'ouvrage, bien malheureux.

CORRECTIONS À LA VERSION ESPAGNOLE. Page 73. En parlant du genre *Equus*, le texte anglais dit, que les fentes latérales de la fosse nasale sont courtes, et qu'elles ne s'étendent en arrière au-delà de la ligne, etc.; dans la version espagnole on lui fait dire, qui ne s'étend vers le bas, au-delà, etc.

Page 74. Dans la description du genre *Hippidium*, le texte anglais dit, que les fentes latérales sont très allongées, s'étendant vers l'arrière, etc.; dans la version espagnole on dit, que les fentes latérales sont très allongées, s'étendant vers le bas, etc.

Page 75. Le texte anglais dit, que la mandibule inférieure sur laquelle on a fondé le *Hippaphus Bravardi* est représenté au Musée par un moulage; la traduction dit que, l'*H. Bravardi* est représenté au Muséum par une molaire.

, *Observations aux figures*. Pl. XXVIII. Crâne d'*Hippidium neogaicum*, LUND., complet, vu d'en haut, d'en bas et de côté. Ces

figures sont la reproduction de celles qu'a donné BURMEISTER. Ce crâne a été trouvé à Lujan, dans l'étage le plus superficiel de la formation pampéenne.

Pl. XXIX. Crâne d'*Hippidium compressidens*, AMEGH. Vu de côté, d'en haut, et d'en bas, figuré par LYDEKKER sous le nom de *Onohippidium Muñizi*. Echantillon trouvé dans le pampéen inférieur de Lobería.

Pl. XXX, fig. 1. Crâne de *Cervus (Cariacus) lujanensis*, AMEGH., avec les cornes incomplètes, vu de devant. (*Cervus brachyceros* pour LYDEKKER).

Fig. 2. La même pièce vue de côté.

Fig. 3. La moitié gauche du crâne vue d'en bas.

Pl. XXXI. Corne presque complète, de *Cervus (Cariacus) brachyceros*, GERV. et AMEGH. Cet échantillon est beaucoup plus complet que celui que j'ai figuré ; c'est aussi le même échantillon qui a servi de type à M. MORENO pour fonder le *Cervus tapalqueensis*.

Pl. XXXII. Corne entière de *Cervus (Furaceros) fragilis*, AMEGH. Echantillon superbe, bien plus complet que celui que j'ai figuré.

POST - SCRIPTUM.

Partem alteram audi.

L'impression de ce travail était sur le point d'être terminée lorsqu'il me tomba entre les mains un article de M. LYDEKKER, dont la lecture m'a produit une sensation assez désagréable⁽¹⁾. Les vastes recherches et les beaux travaux, vrais modèles de prudence et de savoir de ce grand naturaliste, m'avaient fait concevoir de lui une si haute opinion,—j'avais et j'ai pour lui une si grande estime, qu'il me paraît impossible qu'il ait pu tomber dans des légèretés vulgaires. J'y vois sa signature, et cela me paraît un rêve. Pourtant, je suis bien forcé de me rendre devant la réalité et de reconnaître la justesse du proverbe *errare humanum est*.

Cet article laisse bien en arrière le mémoire que je viens d'ana-

(1) R. LYDEKKER, *The La Plata Museum in Natural Science*, vol. IV, n° 24. Février 1894, avec trois belles planches phototypiques et une vue du squelette du *Toxodon*.

lyser. D'un ton sententieux, impératif et tranchant qui ne s'accorde guère avec le caractère d'une science en pleine évolution comme la paléontologie, il s'adresse aux paléontologistes d'Europe, aux zoologistes anglais, au Conseil du «Zoological Record», pour leur dire : que les auteurs sud-américains sont des nullités, que les paléontologistes argentins sont des ignorants, que ces prétendus paléontologistes ne connaissent pas les premiers principes de l'anatomie dentaire, que leurs travaux ne servent qu'à encombrer la science et l'on ne doit pas les prendre en considération, etc.

Moi aussi je vais m'adresser aux savants étrangers, aux paléontologistes des deux mondes, pour leur dire,—que M. LYDEKKER a perdu sa prudence habituelle ou il a été la victime d'un mauvais quart d'heure; moi aussi je vais m'adresser aux paléontologistes pour leur dire que M. LYDEKKER a eu un bandeau sur les yeux qui l'empêcha de voir clair, — pour leur dire que M. LYDEKKER après avoir écrit sur la paléontologie de l'Argentine un mémoire avec des pages où les erreurs peuvent se compter par le nombre des lignes ⁽¹⁾, a perdu le droit et l'autorité nécessaires *pour critiquer les naturalistes argentins de la façon dont il le fait.*

Dans mes travaux scientifiques je n'emploie les qualificatifs de français, américain, anglais, allemand, etc., que pour louer les travaux des savants dont je parle; quand j'ai à relever une erreur, je ne me rappelle pas de la patrie de l'individu, je cite le nom de l'auteur à qui j'adresse la critique. L'erreur n'a pas de patrie et la science n'est pas le privilège de quelques nations, — elle est le patrimoine de l'humanité.

Le milieu dans lequel M. LYDEKKER a fait son travail doit l'avoir aveuglé, car il serait difficile de comprendre comment il a pu perdre, ne fut-il que pour un instant, la notion de l'égalité. Dans cet article il n'est pas impartial : il ne juge pas tous les faits avec la même mesure.

Au bas d'une page, il dit que le nom de *Scalabrinitherium* que j'ai donné à un animal fossile, est barbare et il le change par celui de *Scalabrinia*; à l'autre page il dit que dans le groupe des *Stereornithes* devra trouver place le *Gastornis*. Ce nom-ci en quoi serait-il moins barbare que celui-là? Et s'il a cru avoir le droit ou le devoir de changer *Scalabrinitherium* en *Scalabrinia* pourquoi n'a-t-il pas changé *Gastornis* en *Gastonia*?

(1) Caractères des *Astrapotheria*, caractères des *Litopterna*, description des *Proterotheridae*, etc.

Quand on fait de l'histoire, et surtout de l'histoire des connaissances scientifiques, on doit faire abstraction complète de toute sympathie, de toute tendance qui ne soit un culte sévère de la vérité, pour donner à chacun son mérite. Quand on n'a pas une volonté assez forte pour pouvoir s'élever au-dessus du milieu où l'on se trouve pour rendre à chacun son dû, on doit briser sa plume et renoncer à faire de l'histoire plutôt que de donner des exemples de partialité comme celui dont je vais m'occuper.

Il fait l'histoire abrégée du genre *Nesodon*. Il raconte à ses lecteurs que OWEN, le fondateur du genre, en décrit trois espèces, dont une (*N. magnus*) a résulté être d'un type d'ongulé complètement différent. Une des deux espèces restantes (*N. imbricatus*) avait la taille d'un petit Rhinoceros, tandis que l'autre (*N. ovinus*) n'était pas beaucoup plus grande qu'un mouton. Puisque, dit-il, il y avait deux espèces nommées, mais connues d'une manière imparfaite, la tâche des naturalistes était celle de compléter la connaissance de ces deux espèces, mais non de fonder des espèces nouvelles et encore moins des genres sur des débris provenant du même groupe et de la même formation ⁽¹⁾. A cause de cela il blâme les naturalistes argentins d'une manière trop sévère, les accusant d'ignorance, etc.

Je me demande, pourquoi ne fait-il pas mention de ce que son compatriote OWEN avait décrit la denture de lait du *N. imbricatus* comme étant la denture persistante? Pourquoi ne fait-il pas mention de ce que sur la denture persistante du même animal son compatriote OWEN avait fondé une quatrième espèce qu'il nommait *N. Sulivani*? Cela n'aurait nullement amoindri le mérite de son compatriote, car à celui qui a élevé un monument de la science anglaise comme le traité d'*Odontologie* de OWEN, on peut lui excuser bien des erreurs sans que l'on puisse jamais l'accuser d'ignorance. Cela aurait été faire de l'histoire impartiale car précisément ce sont ces erreurs qui ont égaré les naturalistes argentins, qui, n'ayant pas de preuves contraires devaient prêter foi aux travaux d'un des plus illustres paléontologistes. Ces erreurs sont restées dans la science près d'un demi-siècle; ce ne fut pas OWEN,

(1) Dans des groupes que comme les *Macrauchenidæ*, les *Protherotheridæ*, etc., comptent tant d'espèces incomplètement connues, pourquoi dis-je, M. LYDEK KER au lieu de tâcher de compléter leur connaissance, s'est-il lancé à fonder des nouvelles espèces sur des débris des mêmes groupes et de la même formation, qui maintenant résultent n'être que des synonymes?

ce ne fut pas BURMEISTER, ce n'est pas non plus M. LYDEKKER qui les a découvertes et rectifiées. Le premier qui a dévoilé les erreurs d'OWEN, le premier qui a donné l'évolution complète de la denture du genre *Nesodon* dans tous ses stades de développement donnant ainsi une base pour la détermination exacte des espèces, c'est un de ces paléontologistes argentins qui ignorent les premiers principes de l'anatomie dentaire, c'est AMEGHINO. Après que cela fut démontré, tout le monde connaît le développement de la denture du genre *Nesodon*, tout le monde trouve de *novo* les grandes différences que dans ses différents stades présente la denture de cet animal, tout le monde trouve des quantités de synonymes, tout le monde veut démontrer l'ignorance et les erreurs des naturalistes argentins, mais personne ne se rappelle de leur source,—personne ne se rappelle des erreurs du naturaliste anglais! C'est assurément, comme le dit M. LYDEKKER, un sujet bien désagréable; laissons-le de côté.

Dans cet article, il fait une brève révision du contenu paléontologique du Musée de La Plata. Avec quelle précipitation n'aurait-il pas fait ses observations qu'il ne s'est pas aperçu que la partie postérieure de la cuirasse dorsale de l'*Eutatus* est constituée par des plaques immobiles comme dans les tatous actuels et il dit que dans ce genre la carapace se distingue de celles des tatous de notre époque parce qu'elle est formée d'un bout à l'autre par des anneaux mobiles. Dans la carapace du genre *Dædicurus* il a pris les perforations destinées au passage des vaisseaux nourriciers pour des cavités qui logeaient les bulbes de soies ou piquants énormes, donnant ainsi à cette déjà assez étrange créature l'aspect d'un porc-épic gigantesque. Mais il vaut mieux que je m'arrête là, réservant la critique de la partie correspondante aux édentés pour le jour où paraîtra le travail plus complet qu'il a préparé sur ces animaux (1).

Il m'accuse de chercher à justifier mes erreurs plutôt que de les avouer; cela est injuste, car précisément on me reproche de changer trop souvent d'opinion, ce qui est vrai, mais je m'en fais un mérite et je changerai toujours d'avis autant de fois que je croirai m'approcher d'avantage de la vérité. Dans ce cas M. LYDEKKER

(1) M. LYDEKKER vient de faire une deuxième visite à l'Argentine, pendant les mois de Juillet à Septembre de cet année (1894). Je n'ai pas eu le bonheur de le voir, mais les journaux ont annoncé qu'il allait faire une étude d'ensemble sur les édentés, d'après les matériaux du Musée de La Plata, travail qui maintenant doit se trouver sous presse. Etant donné le peu de temps qu'il est resté je crains beaucoup que ce nouveau mémoire ne soit pour lui qu'un nouvel échec comparable à celui des ongulés. Je voudrais bien m'y tromper.

dit que les couches tertiaires de Paraná doivent être très récentes puisqu'elles contiennent des débris d'une forme aussi moderne que l'*Hippidium*, mais c'est dans la proposition contraire que l'on doit chercher la vérité; ces couches doivent être très anciennes puisqu'on n'y trouve pas de débris de formes aussi récentes que l'*Hippidium*. La mandibule de ce genre qu'il a désigné avec le nom de *H. entrerianum* ne doit pas provenir de Paraná, et si elle est réellement de cette localité, elle aura été recueillie dans la formation pampéenne, mais non dans les couches à *Megamys* et *Scalabrinitherium*.

Dans une certaine mesure cet article complète son travail sur les ongulés, puisqu'il contient une notice sur le *Pyrotherium*, genre dont il n'avait pas fait mention. Cette note est encore un bel exemple des erreurs que peuvent résulter d'un jugement *prima facie* sur des matériaux incomplets. Voici ce qu'il dit:

« Les exemplaires types sont une molaire et une défense, mais j'ai mes raisons pour croire que cette dernière appartient à l'*Astrapotherium*. Les molaires de cet animal gigantesque ressemblent à celles du *Diprotodon* éteint d'Australie et aussi aux deux dernières molaires du genre *Dinotherium*; ces dents sont insuffisantes pour déterminer les affinités de cette étrange créature. Les spécimens types ont été obtenus du Neuquén en Patagonie, mais d'autres existants au Musée proviennent du Chubut, dans la même région. Ces derniers furent trouvés associés avec des débris d'*Astrapotherium*, d'*Homalodontotherium* et de *Nesodon*, ce qui démontre que l'étage de ces couches est identique ou très rapproché de celui des dépôts de Santa-Cruz. Dans un article publié il y a quelque temps par le Dr. TROUËSSART dans la *Revue Scientifique*, d'après des notes fournies par M. AMEGHINO, il est dit que le *Pyrotherium* se trouve dans des couches contenant des débris de Dinosauriens, mais je crois qu'aujourd'hui cela doit être regardé comme étant incorrect. Il est possible qu'un fragment d'une très grosse défense de type proboscidiien, provenant du Chubut, soit du *Pyrotherium*, et dans ce cas, ce genre devrait être regardé comme étant allié du *Dinotherium*. » (1)

(1) En effet, le *Pyrotherium* a quelque chose du *Dinotherium* et l'on peut le considérer d'une manière presque certaine comme étant la souche des Proboscidiens; pourtant on ne peut pas le placer dans cet ordre car son astragale est construit sur le type de celui des marsupiaux, avec une seule surface articulaire pour le calcaneum. J'ai sous presse un mémoire sur ce genre, qui maintenant m'est connu par les principales parties du squelette.

La défense que j'ai décrit comme étant du *Pyrotherium*, est bien de ce genre et n'a absolument aucune ressemblance avec la canine de l'*Astrapotherium*. La défense du *Pyrotherium* est une dent à section ellyptique ou ovoïde, avec la face antérieure émaillée, la face postérieure sans émail, et le bout conique et usé sur la face postérieure (interne). La canine d'*Astrapotherium* est à section triangulaire et avec l'émail limité aux deux faces latérales qui s'unissent en arrière formant un angle aigu; la face antérieure très large est sans émail; le bout de la dent est pyramidal et usé en biais sur la face antérieure (externe) non émaillée. La différence est aussi grande que celle qu'il y a entre l'incisive d'un rongeur et la canine d'un chien.

Pour ce qui concerne l'âge du *Pyrotherium*, je n'ai jamais dit qu'il soit indubitablement de la même époque que les Dinosauriens; ce que j'ai dit c'est que les débris de ce genre qu'on m'avait donnés avaient été trouvés associés à d'autres débris osseux présentant le même aspect et que j'ai reconnu appartenir à des Dinosauriens. M. Moreno dans les *Anales del Museo de La Plata*, dit aussi que la défense provenant du Chubut dont parle maintenant M. LYDEKKEKER a été trouvée associée avec des débris de Dinosauriens. J'ajouterai que mon frère CARLOS AMEGHINO connaît aujourd'hui une dizaine de gisements à *Pyrotherium* distribués du Nord au Sud de la Patagonie, et que partout ils sont immédiats ou en contact direct avec les couches à Dinosauriens. Enfin, la formation de l'intérieur qui contient des débris de Plesiosauridés et de Mososauridés paraît reposer sur ces mêmes couches à *Pyrotherium* et à Dinosauriens.

L'affirmation de M. LYDEKKEKER, que les gisements du *Fyrotherium* doivent être du même étage géologique ou à peu près que la formation santa-cruziennne, est aussi erronée. Les couches à *Pyrotherium* sont séparées de la formation santa-cruziennne par l'énorme formation marine qui constitue la formation *patagonienne classique* dont l'épaisseur est de plus de 300 mètres.

La faune mastologique des couches à *Pyrotherium* est très différente de celle de la formation santa-cruziennne. Depuis quelques mois je m'occupe à étudier les mammifères de ces gisements, et je puis annoncer que les débris que M. LYDEKKEKER a pris pour d'*Astrapotherium* appartiennent à d'autres genres de la même famille qui se distinguent pour avoir la dentition en nombre complet ou presque complet. Les débris qu'il croit d'*Homalodonto-*

therium appartiennent à d'autres genres de la même famille qui se distinguent non seulement par une conformation distincte de la denture mais aussi par des différences profondes dans le squelette. Ceux qu'il a pris pour des débris de *Nesodon* ne sont pas de ce genre ni d'autres genres de la même famille ; ils n'appartiennent même pas à l'ordre des *Toxodontia* ; c'est une deuxième répétition de la ressemblance complète des molaires de l'*Astrapotherium* avec celles du Rhinoceros. Ces molaires, qui à première vue ressemblent à celles de *Nesodon*, sont d'une famille nouvelle complètement différente, qui se distingue par la denture en série continue, par la suppression des vraies canines, par la troisième incisive d'en haut et d'en bas qui est à contour elliptique et développée en forme de grosse canine, et enfin par leurs extrémités qui sont conformées sur le type de celles des *Homalodontotheridæ*. (1)

M. LYDEKKER me répondra qu'il ne pouvait rien savoir de tout cela et il aura la plus parfaite raison. Mais, c'est le même cas du *Nesodon* ; moi non plus je ne pouvais pas deviner, avant de l'apprendre par mes recherches personnelles, que ce qu'OWEN avait décrit comme la denture persistante du *Nesodon imbricatus* était au contraire la denture de lait.

Avant de terminer, je dois à ceux qui me feront l'honneur de me lire, une explication de mes rapports personnels avec M. LYDEKKER. Je le connaissais très bien par ses nombreuses publications, dont je ne me suis pas contenté de regarder les titres comme il paraît qu'il a fait avec les miennes, sinon que je les ai lues avec la plus profonde attention en y puisant une foule de connaissances. Pour lui non plus je n'étais pas un inconnu. Il y avait déjà bien des années que nous étions en correspondance ; il m'avait écrit plus d'une fois pour me demander soit des renseignements, soit des dessins de certains fossiles et je ne lui avais jamais rien refusé. L'année dernière encore il m'écrivait m'annonçant son voyage et fixait même le jour de son arrivée à La Plata. J'avais donc le droit

(1) Un fait inattendu, digne de faire réfléchir, est que le 85 pour cent des espèces de la faune mastologique des couches à *Pyrotherium* (probablement crétaées) sont des ongulés et qu'à peu près un tiers de ceux-ci sont de ces animaux à doigts crochus et fendus au-bout que l'on a séparé sous le nom d'*Ancylopoda*. Les paléontologistes qui se trouvent disposés à faire des nouvelles théories sur l'évolution des mammifères d'après les connaissances fournies par les dépôts fossilifères de l'ancien monde et de l'Amérique du Nord, feraient peut-être bien d'attendre que les gîtes fossilifères de l'Argentine eussent terminé de parler.

d'espérer que mes collections auraient mérité de lui l'honneur d'une visite. C'est un malheur qu'il ne l'ait pas cru nécessaire.

Le résultat, il est inutile de le cacher, c'est que le travail de M. LYDEKKER sur les ongulés fossiles de l'Argentine est un désastre complet. — Cela ne porte pas la moindre atteinte ni à l'autorité ni à la grande compétence de l'auteur, qui est et sera, il faut le reconnaître et le répéter, un des premiers paléontologistes de notre siècle et l'un des savants dont s'honorera toujours l'Angleterre. Dans ce cas il a échoué parce que son travail n'est que le résultat d'observations faites avec la *rapidité de l'éclair* sur des matériaux *relativement* très incomplets et dans un milieu peu favorable.

Il ne lui reste qu'à recommencer son œuvre avec plus de calme et plus de matériaux. S'il s'y décide je lui offre mon concours sans aucune arrière pensée. Ma collection de mammifères fossiles de l'Argentine *contient environ sept-cent cinquante espèces avec cinquante mille pièces* que je place, chez moi, à sa disposition, avec les catalogues et tous les renseignements correspondants. Ce n'est qu'après avoir examiné ce matériel avec le temps nécessaire qu'il pourra juger en connaissance de cause, quelles sont les espèces à rayer et celles à conserver. Ce n'est qu'alors qu'il pourra se faire une idée assez exacte, de la diversité de caractères, de l'énorme richesse et de la grande variété des anciennes faunes mastologiques de l'Argentine.

La Plata, le 20 Août 1894.

NOTA. — Dans la fig. 2, p. 248, les numéros des métatarsiens ayant été mal placés : 4, 3, 2, au lieu de 2, 3, 4, la correction a été faite à l'encre de Chine.

UN CASO DE CELOS EN EL CARDENAL AMARILLO.

(*Gubernatrix cristatella*).

Despues de haber leido el trabajo de Ambrosetti sobre Cardenales, T. I, ent. 2, se me ocurrió publicar este apunte, que guardé á su tiempo.

En una gran pajarera que hice construir en el antiguo Jardín Zoológico, y que, transportada al nuevo, lleva hoy el n. 72 del Plano (T. I, ent. 4), había una numerosa colección de Conirotros. Entre ellos figuraban dos hembras de Cardenal amarillo, que se llevaban relativamente bien. Solía vérselas juntas en el comedero, y jamás se observó en sus relaciones la menor expresión de discordia. Una de ellas era más linda, mejor emplumada; la otra, regular; pero más graciosa en sus movimientos.

En cierta ocasión fueron compradas algunas aves, y, entre ellas, un macho de la especie que nos ocupa.

Una vez en el Jardín, fué soltado en la pajarera en que estaban las hembras, y como hacía dos horas que no comía, ni bebía, lo primero que hizo, una vez que se vió casi libre, y que se hubo prendido en los alambres, fué bajar al comedero.

La linda no se alteró mucho; lo miró con cierto aire de satisfacción propia, como segura de que las atenciones del galán le serían dedicadas; la graciosa se alborotó: volaba de una parte á otra, se posaba en el suelo ó en una de las barras, alzaba la cabeza, encrespaba el copete y dejaba oír notas insólitas de llamada. El macho se hacía el sordo; pero, de cuando en cuando, miraba á la linda; mas nó parecía confesar que tenía más hambre que amor, y se dedicaba al alpiste con toda formalidad.

Al fin se dió por satisfecho. Se peinó las plumas, dió un grito, y voló á la rama en que estaba la linda. La otra, desde el suelo, estiró el pescuezo, y miró como sorprendida. De pronto dejó escapar un sonido ronco y trepidante, y lanzándose furiosa sobre la rival, se prendió de ella con pico y uñas, y cayeron ambas al suelo sosteniéndose en las alas. La linda, confiada en su belleza, no había aprendido á luchar, ni á defenderse, y, dos minutos después, quedó estropeada de tal manera que más parecía un mamarracho que otra cosa. Le faltaba casi todo el copete, plumas del pecho y de las alas, y en esos puntos se veía la piel en toda su desnudez. Las plumas de la cola le quedaron con las barbillas desparpajadas y con algunos mástiles quebrados. Cosa curiosa: no tenía ninguna herida, lo que prueba que la otra sólo había querido dejarla fea. El cuidador fué llamado y las separó, llevando la víctima á una jaula. La vencedora voló á la barra en que estaba el macho, dejó caer las alas con indolencia, esponjó las plumas de la garganta, levantó la cabeza, y, abriendo el pico, desgranó en el aire una melodía fina, delicada y continua, que jamás he oído en esta especie,

y que parecía una explosión de victoria, un himno de amor y de rabia, la nota del triunfo. Después revoloteó en torno del macho. Este, inmóvil, parecía un pollo mojado que no sabe qué hacer.

Por mi parte, me retiré sorprendido é incomodado.

Creía que solamente los gallos vivían en paz cuando no había gallinas.

No sé lo que pasó después.

E. L. H.

LOS INDIOS KAINGÁNGUES

DE

SAN PEDRO (Misiones).

CON UN VOCABULARIO

por JUAN B. AMBROSETTI.

Los Indios Kaingángues, en Misiones, son llamados *Tupís*, no sé si propia ó impropriamente. Me inclino á creer lo último, guiándome, sobre todo, por el idioma, en el que escasean mucho las palabras *guaraníes*.

Los Brasileños, en cambio, los llaman *Coroados*, es decir, *Coronados*, á causa del modo que tienen de cortarse el pelo, dejándose una corona, como los frailes franciscanos.

Los Indios se adjudican el nombre de *Kaingángue*, y no responden al llamado de *Tupís*. Esta palabra, en Misiones, tiene un valor más bien relativo, aplicándose á todo indio temible y que no sea guaraní, lo que debe ser una idea del tiempo de la dominación jesuítica, y que todavía subsiste por tradición.

Distribución geográfica é historia de la tribu.

Los Kaingángues habitan hoy una parte del Estado del Paraná y Rio Grande del Sur, en el Brasil, y el Territorio de Misiones en la República Argentina.

Segun el Sr. TELÉMACO MOROSINI BORBA ⁽¹⁾, en el Estado del Paraná los *Kaingángues*, segun sus antepasados, ocupaban el territorio de las actuales comarcas de *Castro* y *Guarapuava*; luego, una parte, fué sorprendida por el cacique CONDÁ, de su misma nacion, y aliado de los cristianos, en sus tolderías, situadas sobre el Río *Piquiry*, que desemboca en el Paraná, arriba del Guayra, allá por los años 1856 ó 57.

En 1858, acobardados por esta y otras derrotas, se presentaron en gran número á las autoridades de la Colonia Militar de *Yathahy*, procurando entrar en tratos con el gobierno imperial, el que fundó con ellos las aldeas de San Gerónimo y San Pedro de Alcántara.

Los que fueron destinados á la primera, viven aún en ella, siendo mansos é industriosos, gracias á los esfuerzos de FRAY LUIS DE CEMITILE; pero los de la segunda, disgustados del misionero que les tocó, la abandonaron, viviendo hoy pacíficamente en los montes de los valles de *Tibagy* é *Yvahy*.

Los que viven en estado salvaje, pero que aún no han hecho daño, recorren las selvas del *Piquiry*, bajo *Ivahy* é *Yguazú*.

En el Estado de *Rio Grande del Sur* son menos numerosos y se hallan viviendo en la region Misionera, cerca del alto Uruguay, en la Aldea de *Ñacórá*. Con algunos de ellos tuve ocasion de tratar cerca de *Campo Novo*, en el viaje que realicé por aquel Estado, y por Misiones, en 1891.

En el Territorio Nacional de Misiones, la tribu que existe, y de la cual me ocupo en este trabajo, habita el interior, sobre la Sierra Central, en la aldea de *San Pedro*, habiéndola visitado dos veces: una en Enero de 1892, y otra en Marzo del presente año 1894, con la expedicion que dirigia del Instituto Geográfico Argentino, habiendo sacado las fotografias de los indios, que ilustran este trabajo, mis dos buenos compañeros JUAN M. KYLE y CÁRLOS CORREA LUNA. Además, existen otras tribus pequeñas, diseminadas en el territorio en litigio con el Brasil, sobre todo cerca de Palmas.

(1) Al escribir sobre estos Indios, no puedo dejar de citar á mi buen amigo el valiente y modesto explorador brasilero TELÉMACO MOROSINI BORBA, quien, no sólo trató durante muchos años con ellos, en su Estado natal, sino que también publicó un interesante trabajo sobre los mismos: *Brere noticia sobre os indios Caingans, acompanhada de um pequeno vocabulario da lingua dos mesmos indigenas e da dos Cayguis e Charantes en la Revista Mensal da secção da Sociedade de Geographia de Lisboa no Brasil*, Tomo II, pág. 20, 1883, y á quien debo muchos datos que me comunicó personalmente, por lo que le estoy en extremo agradecido.

La tribu que nos ocupa penetró á las Misiones ó por el lado de Palmas ó por el lado de Rio Grande, cruzando el Alto Uruguay.

Nunca fué muy numerosa, y vagaba por la selva misionera, segun las necesidades de la vida, teniendo, como morada fija, una pequeña *campina* ⁽¹⁾ que se halla cerca de San Pedro y que se llama *Fracrân*, nombre del cacique que entonces los mandaba.

La tribu de *Fracrân* empleaba su tiempo en muchas cosas, todas tendentes á proporcionarse alimento — tiempo que repartía con toda regularidad. Una parte lo destinaba á hacer sus rozados y plantaciones de maiz y zapallo en los montes que rodeaban la campina; una vez terminados éstos, los abandonaban para acampar cerca de algun gran arroyo de esos que desaguan en el Alto Paraná y que contienen muchos peces, para hacer sus *pari* ⁽²⁾ que se los proporcionaban en abundancia, no sólo para comer, sinó tambien para ahumar y conservar por mucho tiempo.

Concluída su tarea de pescar, la tribu volvía á abandonar este punto para dirigirse á la Sierra Central, en donde los inmensos bosques de Araucarias (*Araucaria brasiliensis*) ó pinares, como allí los llaman, les brindaban sus frutos suculentos con los cuales se regalaban.

Durante todos estos viajes, y áun estando acampados, los Indios no dejaban de batir el bosque en todas direcciones, ya sea para proveerse de miel, ya para hacer acopio de las muchas clases de frutas silvestres que allí se producen, ó ya para cazar los grandes mamíferos que habitan entre la maraña sin fin de la selva vírgen, como ser el Tapiro, el Venado, los Tatetos y áun el Tigre, sin descuidar los Coatíes y los Monos, que caían continuamente traspasados por sus flechas.

Otras veces, las grandes piaras de Chanchos jabalíes abastecían de carne fresca á la tribu, por muchos dias, mientras los humildes *tambús* ⁽³⁾ de las Tacuaras ó Palmeras, con su cuerpo grasoso, completaban el *menú* de su continuo banquete.

Cuando llegaba la época de recoger su cosecha, la tribu volvía á

(1) Llámase campina, en Misiones, á un abra ó descampado que se halle dentro de la selva vírgen: y como no son muy abundantes, tienen allí una gran importancia.

(2) *Pari* es un gran cesto sumergido en el agua y destinado á recoger peces. Véase su descripción, más adelante, bajo el acápite de *la pesca*.

(3) *Tambú*: se dá este nombre á las larvas ya sea de un Coleóptero (*Calandra palmarum*) que se desarrolla en las palmeras derribadas, ya á las de una mariposa

su *campina* y se regalaba por mucho tiempo con el producto de sus rozados, mientras que, en las épocas de escasez, llenaban sus hambrientos estómagos con los cogollos de palmas.

De esa manera, la tribu de *Fracrân* luchaba desde hacía muchos años por la vida, conservándose sus individuos fuertes y sanos.

La tribu continuaba su no interrumpida vida de movimiento, casi ignorada y perdida en el corazón del bosque misionero, cuando un hecho sangriento, llevado á cabo por ella, vino á demostrar su existencia.

Corría el año 1840, en circunstancias en que el bloqueo anglo-francés impedía á los pueblos situados sobre el Rio Uruguay surtirse de yerba mate, que, por entónces, sólo se traía del Paraguay. Esto hizo que su precio subiera, lo que decidió al espíritu de empresa á buscar yerbales por el lado de Misiones.

Varias fueron las expediciones que se armaron, y, entre ellas, una dirigida por el Capitan JACINTO GALEANO, que penetró á los yerbales con veinte hombres y treinta novillos gordos. Al principio, todo anduvo bien: se empezó la construcción del rancho, *cariyo* (1), &, en una palabra, se instaló el campamento.

La gente, en prevision de un ataque por parte de los Indios, se hallaba armada, haciéndose, de noche, guardias con centinelas que se turnaban.

Una madrugada, un flechazo, disparado desde la espesura, derribó á un centinela, y, al mismo tiempo, un terrible alarido y una lluvia de flechas, trajeron la confusion y el espanto en el dormido campamento, mientras que los Indios, armados de macanas, se trababan en lucha con los peones, que, despertados de súbito, perecían bajo sus mortíferos golpes, sin tener tiempo de defenderse.

El mismo Capitan GALEANO, hombre de valor probado, se dejó matar en la carpa, sin atinar á hacer uso de sus pistolas, que se hallaban á su lado.

La comitiva fué masacrada, el campamento saqueado, y el resto entregado á las llamas, que, voraces, terminaron, entre densas columnas de humo, la obra de la barbarie triunfante.

crepuscular (*Sphingidae*) que tambien se desarrolla en el interior de las tacuaras, y áun puede decirse que lo hacen extensivo á toda larva grande.

El Dr. HOLMBERG, en su Viaje á Misiones, *Bol. Acad. Nac. de Ciencias de Córdoba*, Tomo X. Cap. VIII, se ha ocupado extensamente del Tambú.

(1) Especie de gran parrilla ó bastidor hecho de ramas gruesas ó troncos, de 1.50 á 2 metros de alto, por 3 ó más de largo, y que sirve para tostar la yerba, segun el sistema brasilero.

Al retirarse los Indios, cargados con su botín, vieron, entre la espesura, á un muchacho de diez años, más ó menos, que trataba de ocultarse; uno de ellos lo hizo su prisionero, y, á pedido de su mujer, lo protegió contra la zaña feroz del cacique FRACRĀN, que, no contento con su obra, quería completarla con la muerte del niño.

Pero su protector era uno de los fuertes de la tribu, y, á pesar de las exigencias de FRACRĀN, lo salvó. ⁽¹⁾

Ese niño se llamaba BONIFACIO MAIDANA, hoy cacique del resto que queda de aquella tribu.

El desastre del Capitan GALEANO y compañeros produjo su efecto; la noticia cundió rápida por todos los campamentos y pueblos limítrofes á los yerbales, y en todos los lábios, dichas con espanto, no se oyeron otras palabras que

— ¡¡Los Tupís!! ¡¡Los Tupís!!

Este temor á los Indios duró muchos años, y, desde entónces, todas las entradas á los yerbales se hicieron con mil precauciones.

La tribu de FRACRĀN, despues de ese hecho, no dió ya más señales de vida y continuaba su existencia en la forma descrita anteriormente.

MAIDANA, al lado de su protector, crecía rápidamente, hablaba su idioma, lo acompañaba en sus cacerías, meladas y batidas, aprendiendo en poco tiempo los secretos de la vida salvaje.

Cuando tuvo más edad, formó hogar independiente, casándose con una india, bastándose ya solo para proveer á sus necesidades.

A medida que MAIDANA crecía, aumentaba su ascendiente entre los Indios, los que veían en él un hombre superior, de otra raza, vigoroso, y de mayor lucidez intelectual; pero, al mismo tiempo, en el corazon de FRACRĀN, crecía tambien el ódio, y como era de un génio violento, determinó acabar con quien le hacía sombra, y proyectó su muerte.

Pero era tarde: MAIDANA tenía ya muchos partidarios, la mayor parte descontentos de FRACRĀN, cuyo carácter cruel, imperioso y despótico, se enajenaba las voluntades.

La tormenta se acercaba. MAIDANA, avisado por un amigo, de los proyectos de FRACRĀN, no quiso esperar más, y, tomando sus armas, reunió á sus compañeros y lanzando el grito de guerra ¡¡Atáimo!! ⁽²⁾ se dirigió á los toldos de su enemigo; pero éste, á

(1) Todos estos datos me fueron referidos por el mismo MAIDANA.

(2) ¡Vamos á matarlo!

su vez, prevenido, y viendo que no podría luchar con ventaja, levantó precipitadamente su campamento, marchando enseguida hácia el



Fig. 1. — El Cacique MAIDANA y su familia.

Río Uruguay, el que pasó, para instalarse, con los que le quedaban, en la costa brasilera.

Segun MAIDANA, FRACRÂN era brasilero mestizo, de los que allí

llaman *cabóclo*, y tenía una vida llena de crímenes, habiendo tomado parte en muchos asaltos y saqueos en pueblos del Brasil; su mujer también era brasilera, y muy mala por añadidura, y dice que una de las causas de desavenencia que tuvieron ántes de separarse, fué el haberse negado á secundar una série de proyectos de matanzas y saqueos, que FRACRÂN hacía tiempo acariciaba.

MAIDANA, una vez separado de FRACRÂN, fué á instalarse con los suyos en el valle del arroyo *Paranay*, cerca del Alto Paraná, sin dejar por eso de trasladarse, en las épocas de los piñones, al lugar en que hoy habitan, y que se llama *San Pedro*.

Teniendo sus toldos cerca del Alto Paraná, fueron vistos alguna vez, lo que hizo que se redoblaran las precauciones respecto de ellos, y que los temores, olvidados por el tiempo, volvieran á nacer, y los *Tupís* se tornaron en el cuco de las Altas Misiones, hasta el punto de que nadie, de los que navegaban por aquel río, atacara en la costa Argentina, para hacer noche, por temor de ellos.

Mientras que esto sucedía por parte de los Cristianos, los Indios, aconsejados por MAIDANA, hacían lo posible para atraerse su buena voluntad y entrar en relaciones con el Gobierno de Corrientes, al que pertenecían entónces las Misiones.

MAIDANA me ha referido que, durante mucho tiempo, no dejaron de hacer señas á todo vapor ó canoa que pasaba, á fin de ver si podían ponerse al habla; pero los tripulantes, al verlos, desconfiando siempre, trataban de alejarse lo más ligero posible y más de una vez contestaron á tiros al llamado de los Indios, no hiriendo á nadie felizmente.

En vista de ésto, los Indios resolvieron fabricar una canoa, trabajo largo é ímprobo para ellos, que no conocían su construcción, y bajo la dirección de MAIDANA, que trataba de recordar las que había visto cuando niño, ántes de ser tomado, y lo poco que podía sacar de las que pasaban raras veces por allí.

Se hallaban en este trabajo, cuando llegó á Posadas un brasilero, FRUCTUOSO MORAES DUTRA, hombre avezado al bosque, y que, en otro tiempo, había vivido en aldeas de *Tupís*, en la provincia del Paraná.

Este fué el hombre que se resolvió á dirigirse á los Indios para tratar con ellos, encargado por el Gobierno correntino, quien accedió al pedido del vecindario de Posadas, que se hallaba constantemente alarmado por las continuas noticias que recibía, casi siempre exageradas, sobre los *terribles Tupís*, de los canoeros que llegaban de arriba.

La tarea de DUTRA fué fácil, puesto que los mismos Indios hacía tiempo que deseaban una entrevista con gente civilizada; pero no hay que dejar de reconocer en aquel hombre el mérito de su intrepidez. Esto sucedía en el año 1875.

MAIDANA, con algunos Indios, acompañado de DUTRA, fueron á Posadas, y de allí á la capital de Corrientes, en donde fueron recibidos muy bien por el Gobernador de la Provincia, quien los hizo vestir y proveyó de un gran número de objetos útiles para ellos y los demás de la tribu.

Después de casi treinta y cinco años, MAIDANA volvía á encontrarse en plena civilización; á gozar del espectáculo que ofrece la Naturaleza, sin la monotonía de la interminable selva virgen; podía contemplar campos, comía en mesa puesta, y recorría las calles de una ciudad.

¡Qué inmenso placer debió haber experimentado!

¡Qué serie de emociones habrá sufrido su cerebro al reconstruir la vida de su niñez!

¡Cuántas veces, en sus treinta y cinco años de peregrinación, cautivo de la tribu, no habrá soñado y deseado ardientemente tornar á la vida en la que había nacido!

Y encontrarse al fin con su *desideratum* satisfecho! Pero la naturaleza humana es esclava de la costumbre, y una vez pasada la primera impresión, tanto más rápida cuanto mayor es el deseo que se ha tenido en experimentarla, la nostalgia del ayer ocupa su lugar, torturándola sin descanso.

Eso mismo le sucedió á MAIDANA: la selva y las afecciones de familia lo volvieron á la tribu, colmado de regalos, y con el grado de Capitan.

Desde entónces se establecieron en el pinar de San Pedro, en donde aún viven, echando las bases de la actual aldea que, como dije en alguna parte, se halla colocada como una Providencia que el viajero encuentra en su peregrinación por la selva virgen.

San Pedro de Monteagudo según unos, ó *de la Sierra*, según otros, se halla situado en el corazón de las Altas Misiones, casi equidistante de los ríos Alto Uruguay y Alto Paraná, en la región de la Cordillera central y de los inmensos bosques de colosales Araucarias que cubren esa parte; al lado de éstos, los yerbales abundan, lo que ha hecho que, en ese punto, se estableciera también población blanca, que se ocupa continua ó temporariamente en la zafra de ese vegetal, mezclándose con los Indios.

Los yerbateros, esos héroes de la selva misionera y que han sido los verdaderos exploradores del territorio, fueron los que, á costa de grandes sacrificios personales y pecuniarios, abrieron las picadas de mula que, partiendo de las márgenes de los rios Alto Paraná y Uruguay y de los puertos de *Piray Guazú* sobre el primero y *Paggi-cué* sobre el segundo, conducen á San Pedro.

En la actualidad, la tribu, ya muy mermada, y vestida á la euro-



Fig. 2. — Vista de *San Pedro* y de sus « pinares » (*Araucaria brasiliensis*.)

pea, vive en casas de madera de *Araucaria*, toscamente hechas, pero bastante cómodas relativamente, y todos han sustituido sus primitivos nombres indios por otros del calendario.

Entre ellos no hablan sino *kaingángue*, y, con los demás, un brasilero muy estropeado, pero lo suficiente para hacerse entender.

Por curiosidad doy los nombres primitivos de estos indios, que me han sido dictados por MAIDANA.

<i>Nombres de hombre.</i>	<i>Nombres de mujer.</i>
Krin djé (*)	Vaikaé
Kakeneká	Djarú
Noor	Naitó
Kafaé (MAIDANA)	Kakrí
Toor	Krun
Endjotoi (FRACRĀN)	Djabán
Nifún (hijo de idem)	Kangó
Kevingrá (idem)	Veia
Batón (idem)	Nivutomá
Prectó	
Ö	
Koimbré (el que tomó á MAIDANA)	
Uáin-Uáin	
Mitamí	
Prá-prá	
Nivutó	

Caracteres físicos.

Por las fotografías se podrán apreciar mejor los caracteres físicos de estos curiosos Indios. Lo que hay que hacer notar, sobre todo, es la pequeñez de las manos y piés, y la finura de los dedos.

El tipo de ellos no es repulsivo, á pesar de sus facciones toscas, en éstos, que ya han perdido la costumbre que tenían, en su estado salvaje, de arrancarse las pestañas y cejas, así como todos los otros pelos del cuerpo, amen de tonsurarse la cabeza como los frailes franciscanos, lo que ya no practican.

Caracteres fisiológicos.

Los *Kaingángues*, obligados en su estado salvaje á la continua lucha por la vida, tienen caracteres fisiológicos propios, ó adquiridos por el ejercicio, que son comunes á los demás indios que se hallan en las mismas condiciones y que viven en el mismo medio.

(*) dj=nuestra y argentina como en *yuyo*, *yerba*, etc.

Así, pues, la fuerza muscular, dado el ejercicio continuo de la flecha, del arco y de la macana, y todos los trabajos relativos á



2. 1. 3.

Fig. 3. — Indios Kaingángues.

ns. 1 y 2. Puros; 3. Mestizo (hijo de MAIDANA).

cazar, melar, fabricarse sus armas, cargar pesos, etc., se hallará bien desarrollada.

Por lo mismo son resistentes á las fatigas y al hambre; sobre la sed no puede saberse, por vivir ellos en un medio en donde el agua no escasea.



La sensibilidad de la piel puede imaginarse cómo será, cuando sienten las picaduras de los insectos que, según ellos, los molestan.

La resistencia al dolor es grande, fenómeno que se observa comunmente en todos los Indios, y que casi es un carácter de salvajismo.

Los sentidos que están bien desarrollados en ellos son: la vista, acostumbrada á observarlo y escudriñar todo en el monte, desde el rastro de la caza que persiguen hasta la pequeña abeja que vuela sin ruido y que les sirve de guía para dar

Fig. 4. -- MAURICIO. Perfil de n. 1, de la fig. 3.



Fig. 5. — TOOR. Compañero de MAIDANA y último sobreviviente de la tribu de FRACRAN.

con la tan deseada y apetitosa colmena escondida dentro del hueco de algun árbol añoso.

Segun el señor BORBA, el olfato les hace conocer la aproximacion de las víboras venenosas y de otros animales nocivos, y el oido es tan sutil en ellos que perciben con extremada claridad el pisar blando y traicionero del Tigre.



Fig. 6. — El hijo de Toor, kaingangue puro, de 17 años.

Los sentidos del gusto y del tacto creo que estén en ellos muy poco desarrollados. Entre estos Indios, suelen encontrarse individuos viejos y fuertes.

Las mujeres ya se casan á los 10 ó 12 años, y se bañan despues de salir de cuidado, junto con la criatura, la que amamantan por dos y cuatro años, hasta tener otra, y, como entre todos los Indios, las mujeres, en cuanto á la reproduccion, no descansan.

Al contrario de lo que sucede con otros Indios, estos son comunicativos, alegres, y sobre todo curiosos, muy aficionados á preguntar sobre las cosas que ven ó no conocen, de muy fácil comprension y sin dificultad para aprender lo que se les enseña; pero naturalmente inconstantes y poco amigos de dedicar el tiempo á trabajos intelectuales, lo que los fatiga pronto, como que sus cerebros no están acostumbrados al ejercicio mental.

Aptitudes artísticas.

Los Kaingángues no tienen grandes aptitudes artísticas; son poco amigos del dibujo, el que casi nunca emplean en sus obras, y, si lo hacen, es muy rudimentario.

En música tambien se hallan atrasados: sólo la emplean para sus bailes, que casi siempre efectúan cuando tienen bastantes bebidas alcohólicas con las cuales se embriagan.

Como sus costumbres son muy viriles y son batalladores por excelencia, no tienen, como los *Caingüas* (de raza guaraní), que son de carácter dulce y de costumbres diametralmente opuestas, esa pasion por la música que, en éstos, raya en delirio.

La música kaingángue es muy primitiva: los instrumentos que emplean tambien lo son, como las flautas y trompetas de caña tacuara, el mate con guijarros en el interior y un pedazo de tacuaruzú agujereado sólo de un lado, con el que golpean el suelo en sus bailes, como marcando el compás, y que produce un sonido sordo y hueco.

El canto tambien es sencillo, lo suficiente para poder bailar de un modo cadencioso y monótono.

El baile, como he dicho anteriormente, lo hacen teniendo bebidas alcohólicas. Para estas fiestas, se pintan el cuerpo de negro, se ponen una especie de camisetas muy estrechas, sin mangas, que llegan hasta la cadera. Se adornan la cabeza con coronas de plumas de colores vivos ⁽¹⁾ y usan sus grandes *kuris* ó mantos tejidos

(1) Mi amigo el Teniente brasilero EDMUNDO BARROS me ha comunicado que ha visto, en Guarapuava, Kaingángues adornados con vinchas de plumas en la cabeza, pero puestas de diferente modo que lo que usan los indios generalmente, es decir, que las plumas, en vez de dirigirse arriba sobre la frente, caian al contrario para abajo y atrás sobre la espalda.

de Ortiga brava, empuñando cada cual el pedazo de tacuaruzú, que he mencionado anteriormente, y poniéndose unos detrás de otros, empiezan el baile, que es una especie de marcha medio saltada, al son de los golpes que dan en el suelo, y cantando muy acentuadamente y de un modo pausado, pero uniendo unas con otras las siguientes palabras: *ndó, kamán, korojé, kanambáng, ko, íong, ndá, emi, notin, djive, ké, matin..... é ki matin.....* cuya traducción, según hemos tratado de hacer con el Sr. BORBA, nos dá lo siguiente, que no tiene sentido:

<i>ndó</i>	<i>kamán</i>	<i>korojé</i>	<i>kanambáng</i>	
flecha	árbol acostado	lójos	árbol grande	
<i>ko</i>	<i>íong</i>	<i>ndá</i>	<i>emi</i>	<i>no tin</i>
comer	padre	virote (1)	pan (2)	vé á buscar.

Segun su mito, estas palabras fueron las mismas que oyó KADJURUKRÉ, que es el fundador de su nacion, de este modo: (3)

Un dia, algunos compañeros de KADJURUKRÉ que andaban cazando, encontraron, en una parte rala del bosque, al pié de un gran árbol caído, un pequeño espacio de terreno limpio.

Recostadas al árbol, vieron algunas varitas con hojas, y una de ellas con una pequeña calabaza metida en la punta.

Los indios se retiraron sin tocar nada, y fueron á dar parte á KADJURUKRÉ de este hallazgo, quien determinó ir al dia siguiente á verificar qué sería, lo que efectuaron con toda precaucion, escondiéndose cerca de allí para observar mejor.

Poco rato despues, las varitas empezaron á moverse acompasadamente de abajo arriba, mientras una voz débil cantaba así: *Emi notin, vé é é é andó shó ká é vò á ha ha* y la pequeña calabaza, moviéndose cadenciosamente, producía un sonido parecido á esto: *shí, shí, shí.*

Habiéndose aproximado KADJURUKRÉ al tronco, cesaron repentinamente de moverse las varillas, lo mismo que el canto; entónces trató de ver si podía averiguar la causa de todo esto, pero fué inútil y sólo vió el suelo muy limpio y apisonado junto á las varas.

(1) *Virote* es una flecha que, en vez de tener punta aguda, tiene un pedazo de madera de forma cónica para voltear con el solo golpe á los pájaros sin lastimarlos.

(2) *Emi* llaman ellos á una especie de pan que fabrican de maíz ó de cualquier otra cosa.

(3) Datos del Sr. BORBA.

Al día siguiente, KADJURUKRÉ volvió con todos sus compañeros, aproximándose al tronco con todas las precauciones. Desde allí pudieron ver repetida la escena del día anterior, y oír, después del primer canto, el otro que más arriba he transcrito.

Entonces, al acercarse al gran tronco, como cesaran los cantos, cargaron con las varas, que llevaron á sus toldos, para cortar otras iguales y que les sirvieran en una gran fiesta que prepararon.

Ese día, KADJURUKRÉ abrió su boca y cantó los cantos que había oído junto al tronco, haciendo con el cuerpo, y con la vara que tenía la calabaza, los movimientos que había visto; sus compañeros lo imitaron. Y así fué cómo dicen que aprendieron á cantar y bailar sin saber quien fuera el primero que les enseñó.

En sus toldos, los bailes duran casi toda la noche; la marcha cantada no se interrumpe, como tampoco el ir y venir de las mujeres alcanzando á los bailarines porciones de bebida.

Esta marcha la hacen generalmente alrededor de una gran fogata larga y tendida en una línea; á veces los bailarines entran por una puerta en un rancho, siempre cantando y bailando, y salen por la otra; cuando empiezan á sudar, algunos acostumbrañ echarse sobre la cabeza puñados de pequeñas plumas, de manera que, con los saltos, se van pegando con el sudor por el rostro, dejándolos con unas figuras grotescas.

Con el alcohol y la danza se emborrachan pronto, y no faltando algunos de mala bebida que quieran armar escándalo ó pelear, á éstos las mujeres los agarran, los sacan de las filas, los llevan á un lugar un poco retirado, y allí los dejan bien atados de pies y manos, para que, con el fresco de la noche, se serenen durmiendo.

Usos y costumbres.

SALUDO--Cuando se encuentran los *Kaingángues* se hacen la siguiente pregunta:

—*A tandé to kantinné?*

Que quiere decir: ¿Qué andas haciendo? A lo que contestan:

—*Shá ouéi kantin* — á verte vengo.

Pero esto es cuando se hallan fuera de sus casas, porque, en éstas, no acostumbrañ saludo de entrada. Entre ellos, entran sin decir una palabra en la casa á donde van de visita.

Sólo al irse, el que visita pregunta con suavidad al dueño de